

BERNARD RICHTER : « LES AUDITIONS QUI N'ONT PAS MARCHÉ ? CELLES OÙ J'AI LE MIEUX CHANTÉ ! »

Le ténor neuchâtelois Bernard Richter mène une carrière au firmament, qui passe cette année par les opéras de Vienne, Paris ou Bruxelles. Les conseils d'un élu.

2012 aura sans aucun doute été une année clé pour Bernard Richter. Elle aura vu le ténor d'origine neuchâteloise se produire à Paris, Lausanne et surtout Salzbourg, où il endossait l'un de ses rôles fétiches, Tamino, dans une *Flûte enchantée* dirigée par Nikolaus Harnoncourt. Quel chemin parcouru depuis le temps des études, accomplies à l'Opéra Studio de Bienne, et ses premiers pas à Leipzig !

Les clés du succès ? Bernard Richter croit avant tout à l'autocritique, et à l'expérience. « Il faut se questionner sans cesse. Ce n'est pas parce qu'on a obtenu un premier contrat que les choses sont gagnées. Personnellement, c'est depuis que je suis dans le métier que j'ai l'impression de chercher vraiment. » Une conception de l'apprentissage par la pratique que le Neuchâtelois a très tôt mise en œuvre. « J'ai d'abord fait une école de commerce. Le chant était comme un fil rouge, mais je voulais d'abord aller au bout de mes études. Et puis, lorsque j'ai senti que le besoin d'être sur scène était le plus fort, j'ai préféré tourner le dos au conservatoire. J'ai renoncé à l'Opéra Studio de Zurich qui m'ouvrait alors ses portes pour aller me former à l'Opéra Studio de Bienne. Je savais que là-bas je pourrais être sur le plateau. »

Bernard Richter prend des cours privés, y compris pour les branches théoriques. « Je savais – en lien avec mes aspirations – que le diplôme ne me servirait à rien. C'est avec les coaches qu'on acquiert vraiment son métier. Quand on veut devenir chanteur, le cerveau n'est pas disponible pour passer sept heures par semaine à pratiquer le piano. J'étais dans une dynamique très intense, je bâtissais ma confiance. Il y a des gens qui sont capables de gérer trois licences en même temps, moi j'avais besoin de me lancer sans concession. J'avais reçu un premier contrat professionnel pour un poste à 50% dans une banque. Je ne l'ai finalement jamais signé ! »

LE REGARD

« Un bon agent, ce n'est pas quelqu'un qui vous donne du travail. C'est quelqu'un qui vous comprend, qui croit en vous, qui prend soin de vous. Evidemment, il y a des chanteurs qui ont plus d'engagements que d'autres... Cela veut-il dire que leur agent est meilleur ? Je ne crois pas. Au fond, c'est à moi de faire en sorte que mon agent puisse me trouver de nouveaux contrats. Lorsqu'un chanteur n'est engagé nulle part, il en va de sa propre responsabilité. Pas celle de l'agent. »

LES CONSERVATOIRES POUR APPRENDRE À APPRENDRE

Est-ce à dire que les études au conservatoire sont dispensables ? « Les jeunes chanteurs qui en sortent savent tenir un programme d'examen. Ils apprennent à apprendre, c'est utile. Ensuite, quand on se retrouve dans une salle de 1200 places avec deux personnes et qu'on a fait six heures de train pour chanter une minute et demie, il faut savoir tout donner, créer un lien. La pression n'est pas la même, on ne peut pas l'appivoiser en amont. D'ailleurs je ne pense pas que ce soit le rôle des conservatoires de préparer à ça. »

Bernard Richter se rappelle des nombreuses auditions qui n'ont pas marché – celles où paradoxalement il pensait avoir le mieux chanté. « On ne sait pas ce que cherche le jury. Ses membres peuvent avoir adoré, mais être en quête d'un autre profil. C'est dur, mais cela permet de prendre de la distance. »

Pour le jeune chanteur, l'objectif numéro un est donc de pouvoir se faire entendre, en *live* de préférence. « Les enregistrements ? J'en avais fait un, envoyé à trente-neuf agences. J'ai eu quatre réponses, toutes négatives. Aujourd'hui, les progrès technologiques permettent de produire de la très bonne qualité à moindres frais. Les directeurs en sont conscients, ils savent qu'ils ne peuvent pas se baser uniquement là-dessus. »

DE L'IMPORTANCE DES CONCOURS

D'où l'importance des concours; en l'occurrence celui de Paris, dont Bernard Richter atteint la finale en 2001 sans remporter les lauriers. « Henri Maier était dans le jury, il m'a remarqué et engagé à Leipzig. Lorsqu'une chose comme cela se produit, inutile de continuer à faire des concours ! Il y a des gens qui passent vingt-cinq concours par année sans jamais se faire engager. »

Vient le délicat moment des premiers contrats. « Le talent, c'est évidemment quelque chose de très rassurant, mais il ne dit pas si vous êtes capable de répondre aux exigences d'un chef, de toucher un public, de vous exprimer à l'échelle d'un rôle entier. » Connaître son instrument, ses limites, sa marge de progression, identifier ses défauts sans se focaliser dessus : Bernard Richter voit la carrière comme un processus continu d'approfondissement. « Lorsqu'on embrasse un rôle pour la première fois, il s'agit de pouvoir l'assumer émotionnellement, ce n'est pas du tout la même chose que de le chanter debout à côté du piano. Une grande maison, c'est bien de pouvoir y aller, mais c'est encore mieux d'y retourner. Il faut garder cela à l'esprit quand on signe un contrat. » [JP] ■

www.bernardrichter.ch